Henry
Bauchau

L'enfant rieur

récit

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Il lui aura fallu attendre le très grand âge pour rencontrer enfin en lui-même cet enfant rieur qu'il aurait pu être si les circonstances – deux guerres, et quantité d'incertitudes écrasantes pour sa jeunesse – avaient rendu cela possible. A tant d'années de distance, afin de ne pas imposer au personnage principal son "moi actuel, qui depuis lors a tant vécu", il s'agit pour lui de réimaginer à partir des souvenirs. Voilà pourquoi ce livre est à lire comme le roman des commencements d'une vie, dans une société désormais lointaine : un monde plus paysan qu'urbain, fait de grandes maisonnées, de vastes parentèles, de fermes et de terres et de chevaux – mais aussi de règles strictes, de droits et devoirs inégalement partagés entre les sexes, de profond respect pour les lois, les hiérarchies… et de tentatives de révolte.

Tout en chapitres courts composés avec vivacité, dans l'écriture si transparente et sereine qui – alors – ne lui était pas encore advenue, Henry Bauchau raconte ici (de 1913 à 1940) une partie importante de "son époque". Et lui qui a longtemps cru qu'il deviendrait un "homme d'action", lui qui a si tardivement rencontré sa vraie vocation d'écrivain puis la notoriété littéraire, lui qui, pour tant de lecteurs, depuis longtemps fait figure de vieux sage, prend un visible et malicieux plaisir à redessiner les péripéties dangereuses et les courants contraires dont a fini par s'affranchir l'enfant rieur.

"DOMAINE FRANÇAIS"

HENRY BAUCHAU

Né en Belgique en 1913, Henry Bauchau est décédé à Louveciennes en 2012. Psychanalyste, poète, dramaturge, essayiste, romancier, il est l'auteur d'une des œuvres les plus marquantes de notre temps, traduite dans le monde entier. En 2008, son roman Le Boulevard périphérique *a obtenu le prix du Livre Inter.*

DU MÊME AUTEUR

GÉOLOGIE, poèmes (prix Max-Jacob), Gallimard, 1958.
GENGIS KHAN, théâtre, Mermod, 1960 ; Actes Sud-Papiers, 1989.
L'ESCALIER BLEU, poèmes, Gallimard, 1964.
LA DÉCHIRURE, roman, Gallimard, 1966 ; Actes Sud, 2003 ; Luc Pire, 2009.
LA PIERRE SANS CHAGRIN, poèmes, L'Aire, 1966 ; Actes Sud, 2001.
LA MACHINATION, théâtre, L'Aire, 1969.
LE RÉGIMENT NOIR, roman (prix Frans-Hellens, Prix triennal du roman), Gallimard, 1972 ; Les Eperonniers, 1987 ; Actes Sud, 2000 (nouv. éd. revue) ; Babel n° 647, 2004.
CÉLÉBRATION, poèmes, L'Aire, 1972.
LA CHINE INTÉRIEURE, poèmes, Seghers, 1975 ; Actes Sud, 2003.
LA SOURDE OREILLE OU LE RÊVE DE FREUD, poème, L'Aire, 1981.
ESSAI SUR LA VIE DE MAO ZEDONG, Flammarion, 1982.
POÉSIE 1950-1986 (prix de la Société des gens de lettres, Prix triennal de la ville de Tournai), Actes Sud, 1986.
L'ÉCRITURE ET LA CIRCONSTANCE, Chaire de poétique de l'université de Louvain-la-Neuve, 1988.
ŒDIPE SUR LA ROUTE, roman (prix Antigone, Prix triennal du roman, grand prix de l'Union latine 2002), Actes Sud, 1990 ; Babel n° 54, 1992.
DIOTIME ET LES LIONS, récit, Actes Sud, 1991 ; Babel n° 279, 1997.
JOUR APRÈS JOUR, journal 1983-1989, Les Eperonniers, 1992 ; Babel n° 588, 2003.
HEUREUX LES DÉLIANTS, poèmes, Labor, 1995.
ANTIGONE, roman (prix Rossel), Actes Sud, 1997 ; Babel n° 362, 1999.
PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ D'ESCHYLE, adaptation théâtrale, Cahiers du Rideau, 1998.
JOURNAL D'ANTIGONE, journal 1989-1997, Actes Sud, 1999.
LES VALLÉES DU BONHEUR PROFOND, récits, Babel n° 384, 1999.
EXERCICE DU MATIN, poèmes, Actes Sud, 1999.
L'ÉCRITURE À L'ÉCOUTE, essais, Actes Sud, 2000.
THÉÂTRE COMPLET, Actes Sud-Papiers, 2001.
PASSAGE DE LA BONNE-GRAINE, journal 1997-2001, Actes Sud, 2002.
ŒDIPE SUR LA ROUTE, livret d'opéra, Actes Sud, 2003.

Extrait de la publication

L'ENFANT BLEU, roman (grand prix de la Société des gens de lettres pour l'ensemble de son œuvre), Actes Sud, 2004 ; Babel n° 727, 2006.
LA GRANDE MURAILLE, journal 1960-1965, Babel n° 684, 2005.
EN NOIR ET BLANC. VU PAR LIONEL, nouvelles, Editions du Chemin de fer, 2005.
NOUS NE SOMMES PAS SÉPARÉS, poésie, Actes Sud, 2006.
LE PRÉSENT D'INCERTITUDE, journal 2002-2005, Actes Sud, 2007.
LE BOULEVARD PÉRIPHÉRIQUE, roman (prix du Livre Inter 2008), Actes Sud, 2008 ; Babel n° 972, 2009.
L'ATELIER SPIRITUEL, Actes Sud, 2008.
LA LUMIÈRE ANTIGONE, poème pour le livret de l'opéra de Pierre Bartholomée, Actes Sud, 2009.
POÉSIE COMPLÈTE, Actes Sud, 2009.
LES ANNÉES DIFFICILES, journal 1972-1983, Actes Sud, 2009.
DÉLUGE, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1084, 2011.
DIALOGUE AVEC LES MONTAGNES, journal du *Régiment noir*, 1968-1971, Actes Sud, 2011.
TENTATIVES DE LOUANGE, Actes Sud, 2011.

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00490-3

Extrait de la publication

Extrait de la publication

HENRY BAUCHAU

L'ENFANT RIEUR

récit

ACTES SUD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Il y a sûrement dans la folie, même la folie démoniaque, quelque chose que fuit Satan terrifié de son propre ouvrage, et que Dieu regarde avec pitié.

WILLIAM FAULKNER

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

BLÉMONT

La famille est encore à Blémont, en 1916. C'est la maison chaude et devant l'escalier bleu, sur la pente pavée qui descend vers la ferme, l'enfant s'est assis par terre et joue avec deux bâtonnets. Son aîné Olivier est descendu à la ferme, lui est encore trop petit.

Une division allemande revenant du front français est arrivée dans la région. Elle a réquisitionné tous les logements disponibles mais l'évidence que la famille emplit déjà toutes les chambres a dissuadé les Allemands de s'installer chez nous. Comme les stalles de l'ancienne écurie sont inoccupées, les officiers les ont réquisitionnées pour leurs chevaux. L'enfant ne comprend pas les mots "écurie" ni "officier", mais il a entendu son père dire : "Ces officiers ont tous de beaux chevaux, ceux qu'ils nous ont volés."

Les travailleurs de la ferme sont aux champs. L'enfant lève parfois les yeux vers un grand arbre aux feuilles rouges qu'on voit d'une fenêtre de la chambre blanche où il dort avec Olivier. Certaines branches voudraient y pénétrer. Papa, très habilement, les a contenues. Il a dit en riant : "On dirait des pirates avec de grands mousquets." L'enfant ne sait pas ce que sont des mousquets, mais il a compris, en écoutant Olivier, que les pirates sont des gens qui désobéissent tout le temps. Ça les amuse tous les deux.

Extrait de la publication

L'enfant est si absorbé dans son jeu qu'il n'entend pas le pas sonore de quelqu'un qui survient. Il a un peu chaud. Il a fait tomber son petit bonnet de laine sur son cou. Le pas s'arrête. L'enfant voit de grandes bottes brillantes émerger du bas d'un long manteau. Il penche la tête en arrière et regarde celui qui s'arrête. Il lui sourit avec un petit visage tout ébloui et intimidé. L'homme, qui le regarde lui aussi, porte une belle casquette. Il y a de l'or sur son col et son manteau. L'homme regarde la petite figure et lui sourit aussi. Il se met à rire avec une sorte de joie qui fait rire l'enfant à son tour. Le soleil fait étinceler son monocle. Il se penche vers le petit. Ils rient tous les deux, ils sont dans la lumière arrondie du soleil, heureux ensemble. L'homme se baisse, prend l'enfant dans ses grands bras et le soulève. Au moment où il s'amuse d'être si haut, le petit voit un des rideaux de la salle à manger s'écarter et retomber très vite. Quelqu'un de la famille les regarde. Il est encore heureux, mais quelque chose s'inquiète en lui. L'homme, pensant sans doute à son petit garçon, s'écrie : *"Ach ! mein Kind."* L'enfant entend que c'est la langue de l'ennemi. Il est dans les bras de l'ennemi, il rit avec lui. Une peur terrible le saisit, il pleure, il se met à hurler. Quelqu'un apparaît sur le seuil de l'escalier bleu, Olivier arrive en courant de la ferme. L'homme aux longues bottes noires et au monocle, qui riait si joyeusement avec lui, découvre que cet enfant avec lequel il a eu un moment de bonheur s'est aperçu qu'il est son ennemi et de toute sa faiblesse lui signifie sa haine. Il le dépose prestement, part à grandes enjambées, en jurant, vers l'écurie.

Est-ce que quelqu'un est venu le prendre tout en sanglots dans ses bras ? Il ne le saura jamais. Quand il se retrouve près du poêle qui brûle dans

l'office avant la cuisine, toute la famille est en alerte. Oui, il a cru qu'il pouvait prendre le petit dans ses bras, mais celui-ci, quand il a entendu leur langue, a reconnu l'ennemi. Regardez : ses petites mains sont encore bleues de terreur. On le dorlote, on l'embrasse, on le passe de bras en bras. Il se console peu à peu. Olivier accepte même de faire semblant de jouer avec lui comme s'il était son égal. Le grand-père, toujours si calme, dit : "Il faut reconnaître qu'avec leurs grandes bottes et leurs longs manteaux, ces officiers ont de l'allure quand ils partent faire la noce à Bruxelles."

Ils s'en vont tous dans la véranda et l'enfant demande à Olivier : "C'est quoi un officier ?

— C'est un qui commande.

— Comme papa et maman ?

— Tu ne comprends jamais rien. C'est ton tour, joue, mets une carte."

Il ne comprend jamais rien, c'est vrai. Mais il sent que personne n'a compris ce qui a précédé, son rire joyeux avec le bel officier. Au lieu de continuer à rire, il a été forcé dès sa petite enfance de vivre la haine. Il ne voulait pas ça. Il ne voulait pas ça.

L'enfant est né en 1913 dans l'élégance, la propreté douteuse et les conflits sociaux de la Belle Epoque, mais il n'est vraiment venu à la vie qu'en août 1914, lorsque les Allemands ont envahi et brûlé la ville de Louvain qui était celle de la famille. De ce qui s'est réellement passé alors, je ne sais rien. Quand je suis parvenu à un peu plus de conscience, je me suis trouvé face au rire d'Olivier qui se moquait de ce qu'il appelait "l'enfant du miracle". Oui, j'étais cet enfant, ce survivant de l'incendie brutal de la rue de la Station, où habitaient face à face mes deux grands-pères. Dans la famille régnait une réprobation farouche de l'incendie et une haine tenace de nos envahisseurs, mais on n'avait pas l'habitude de parler de soi. Je n'aurais jamais su ce qu'a été vraiment l'incendie de Louvain si un jour grand-mère et maman n'étaient venues s'asseoir dans la véranda de Blémont, pour tricoter comme elles le faisaient toujours en ce temps-là. Elles ne se sont pas aperçues que sous la table, couverte d'un châle indien qui tombait jusqu'à terre, nous étions, Olivier et moi, occupés à jouer aux cartes.

"Je ne comprends pas, dit maman après un certain temps, pourquoi mon second a tellement changé de caractère. Quand il était petit, il riait sans cesse et maintenant, je vois qu'il n'est pas heureux, il boude souvent. Il n'y a qu'Olivier en qui il a confiance.

Extrait de la publication

— Ce n'est pas bon, ça, a dit grand-mère. Et ça a changé quand ?

— Quand nous vous avons retrouvés après l'incendie, a répondu maman. Oui, il avait changé, et Louisa qui avait porté son petit berceau était définitivement terrorisée. Mais vous deux, papa et toi, vous étiez les mêmes."

Grand-mère s'est tue, puis avec hésitation elle a dit : "Tu te trompes, Marthe. Nous n'étions plus les mêmes et nous ne le sommes jamais redevenus. Je pensais que nous devions rester réfugiés au fond du jardin, mais papa ne l'a pas voulu. Il a dit que nous serions ensevelis sous les flammes, si notre maison et les suivantes brûlaient. Avec son échelle, il nous a fait passer par-dessus le mur du voisin et puis ainsi de suite, de mur en mur jusqu'au moment où nous sommes arrivés à un endroit un peu plus tranquille où nous avons pu marcher. Les maisons en face de nous brûlaient, nous entendions les toits calcinés dégringoler sur le sol, des soldats ivres se tirer les uns sur les autres. L'un d'eux a même tiré sur Louisa, qui a laissé tomber le berceau. Il y avait partout une fumée suffocante, nous haletions et tu penses, le bébé… Papa avait le visage si maculé de suie que je le reconnaissais à peine. Et les gens de chez nous, ils s'étaient tous enfuis. On n'entendait plus que crier allemand. Les officiers ne contenaient plus leurs troupes : les hommes se précipitaient dans les caves et buvaient et, comme il faisait très chaud, les officiers ont fini par faire de même. Nous n'avions avec nous qu'une seule bouteille d'eau et un biberon de lait. Je les portais dans un sac avec un peu de pain. Tout s'était passé si vite, nous avions été complètement surpris. Nous avions peur, Marthe. Plus peur que je n'aurais jamais cru pouvoir le supporter. Les murs partout s'écroulaient, on voyait juste les tourelles

Extrait de la publication

de l'hôtel de ville qui, arrosées par les pompiers avant qu'ils ne s'enfuient, échappaient au feu. Au moindre arrêt, nous regardions si l'enfant vivait encore. Je ne sais pas comment il a pu respirer dans cet air chargé de fumée. Mais ton père chaque fois nous poussait en avant pour sortir de la ville coûte que coûte. J'ai vu à un moment que son chapeau brûlait, je le lui ai arraché et pour se protéger il a mis sa veste sur sa tête et sa chemise était toute déchirée. J'avais moi-même le visage tout noirci comme lui et je n'osais pas trop me pencher vers l'enfant de crainte de lui faire peur. Heureusement, papa avait alors de bons yeux, il nous a évité les pires obstacles. Mais souvent nos jupes prenaient feu et il fallait que nous nous tapions l'une l'autre. L'enfant était un peu protégé dans son berceau que nous avions entièrement mouillé. Il avait tellement hurlé qu'il avait fini par s'endormir, ou par s'évanouir, je ne sais pas. Non, je ne peux plus imaginer dans quel état nous étions quand enfin nous sommes arrivés au bord du canal où l'incendie s'était arrêté, et où il n'y avait plus d'Allemands. Nous avons vu un homme et sa femme couchés avec leur enfant sur la pierre, qui dormaient en gémissant. Nous avons marché encore quelques mètres et nous avons fait comme eux : nous nous sommes couchés tous les trois, l'enfant dans son berceau entre nous. Papa, le grand avocat, le premier échevin de la ville, couché sur la pierre au bord du canal, et moi, sa dame comme on disait, qui tenait sa maison, toute brûlée, tout ébouriffée. Non, après cela, malgré les apparences, nous n'avons plus jamais été les mêmes. Il vous a fallu trois mois pour nous retrouver. Ton père avait perdu beaucoup de ses beaux cheveux, ils n'ont pas tous repoussé. Ensuite, il a grossi, comme si c'était le poids de la guerre, et j'ai moi aussi perdu une partie de mes

Extrait de la publication

cheveux, que ton père aimait tellement. C'est depuis que je porte une petite perruque, pour ne pas lui déplaire, ne pouvant plus vraiment espérer lui plaire. Le bébé, le petit, comment veux-tu qu'il ait vécu tout ça sans sentir la catastrophe, sans éprouver notre terreur ? Il a su à ce moment qu'il était un poids très lourd pour nous, il a cru qu'il était de trop et que nous allions l'abandonner… Je pensais que cette peur terrible allait me quitter lorsque nous avons su que notre maison avait pris feu mais que l'incendie s'était arrêté. Nous sommes revenus à Blémont où ma mère nous a reçus. Il y a un poids en moi, je souris encore mais j'ai de plus en plus de peine à rire depuis lors. Et ton père, qui aimait tellement aller chez des amis jouer du piano pour eux, accompagner ceux qui chantaient, il ne joue plus maintenant que pour lui seul… Quand nous nous sommes réveillés, nous avons senti qu'il fallait absolument trouver de la nourriture et du lait pour le bébé. Il a souvent manqué de lait. Pourtant, Louisa connaissait la langue des paysans et nous ne lésinions pas sur les prix."

A ce moment, pétrifiés sous la table, nous avons entendu maman pleurer à gros sanglots. Elle a dit d'une voix mouillée de larmes : "Tu ne m'avais jamais parlé comme ça. Et moi, je pensais tout le temps à vous, j'aurais voulu venir vous retrouver, mais le train a été arrêté par les Allemands et ils nous ont emmenés vers Anvers où nous avons subi le siège. C'est vrai que ce n'était pas le petit que je tenais contre moi, mais Olivier que je protégeais, et j'étais moi-même protégée par mon mari.

— C'est le passé, a dit grand-mère. Tu auras du mal avec ton second, ma pauvre fille, mais tu y arriveras."

M. le juge avait hérité de la maison à la mort de l'arrière-grand-mère. Il a demandé à papa de s'installer aux Genêts, chez son propre père, où il y avait beaucoup plus de place. M. le juge devait loger trois nouvelles personnes de sa famille et il était évident que c'étaient nous, les plus jeunes, qui devions partir. Papa nous a quittés quelques jours avec maman et quand ils sont revenus nous avons bien vu sur son visage, si souriant jusque-là, que papa n'avait obtenu l'accord de son père qu'avec beaucoup de réserve, et que la vie aux Genêts serait plus difficile pour nous. A Blémont mon père, qui était ingénieur et très habile de ses mains, rendait beaucoup de services à tous. Il passait une partie de son temps à réparer ce qui, dans cette maison bondée, ne cessait de s'abîmer ou de casser. Il faisait collection d'insectes et de papillons et nous trouvions tout naturel de l'accompagner, chacun avec notre petit filet, tandis que lui-même poursuivait les plus belles espèces. Il était parvenu à capturer certains papillons très rares dans nos régions, qui depuis ont tout à fait disparu. Personne dans la famille ne trouvait comique ou singulier qu'un adulte chasse les papillons et les insectes. Au contraire, on l'admirait pour sa belle collection comme on admirait le grand-père, plus pour sa virtuosité au piano que pour sa brillante carrière d'avocat et de politique.

souffert de la capitulation mais, dans sa pensée, ce n'était pas son affaire. Il avait reçu un ordre et devait l'exécuter. C'est parce que tu t'es senti trop concerné que notre malheur te touche autant, comme si c'était toi qui avais capitulé. Je m'efforce de revenir à la réalité. L'enfant rieur a vu son rire constamment troublé par la dure réalité de la guerre. Vingt ans plus tard, suivant les circonstances, nous avons fait avec notre escadron tout ce que nous avons pu. Nous n'avons pas été des héros comme ton personnage aurait voulu l'être, mais nous n'avons jamais reculé que par ordre et nous n'avons pas été lâches. Mon personnage a tenu le rôle qui lui était assigné : officier subalterne, préoccupé de ses hommes, exécutant les ordres et espérant accomplir quelque acte de courage.

L'enfant rieur sait comme tous les enfants que c'est en se risquant qu'on apprend, qu'on grandit, et qu'il faut des chutes innombrables pour apprendre à marcher. Il a appris à faire la guerre dans une armée qui ne cessait de recevoir des ordres de retraite. Cette période a été dure, c'était une triste façon d'apprendre à défendre son pays.

Laure est partie, elle est en exode sur les routes. N'ajoute rien par imagination à votre malheur. Elle est partie avec toute sa famille et sans doute dans un grand moment d'urgence désordonné. Maintenant, la guerre est finie pour toi. Ton personnage a perdu toute chance de se distinguer comme il aurait tant voulu le faire. Le destin ne l'a pas voulu, l'occasion ne s'est pas présentée.

Extrait de la publication

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD

Extrait de la publication